

La Honte

"Quand le regard de l'autre devient un miroir insupportable".

Mon intérêt pour la honte, en tant que psychanalyste, tient d'abord à ce qu'elle dévoile chez mes patients lorsqu'ils s'expriment sur le divan. La honte se glisse souvent dans les silences, les hésitations, et dans ces paroles qu'ils prononcent presque à leur insu. À travers l'écoute attentive et sensible de leurs récits, j'ai découvert que la honte constitue un révélateur puissant du désir inconscient et des impasses identitaires qu'elle génère.

Mais cette curiosité envers la honte dépasse largement l'expérience clinique. Elle s'enracine également dans ma propre analyse, où j'ai été confronté à ce sentiment particulier, à cette gêne intime révélant mon rapport à l'Autre, à mon désir, et surtout à ce reste intraitable du fantasme. Cette expérience personnelle m'a permis d'entrevoir comment la honte, loin d'être une simple émotion désagréable, constitue une porte d'entrée vers les profondeurs cachées de la vérité subjective.

Ainsi, c'est à partir d'un double mouvement, celui de l'écoute clinique et de l'expérience intime dans ma cure, que j'ai approfondi aujourd'hui ma réflexion sur la honte. Parce qu'elle met à nu la vulnérabilité essentielle du sujet, la honte me fascine comme psychanalyste : elle éclaire, de manière singulière, ce qui est en jeu dans l'acte même de parler et d'exister.

La honte : une exploration psychanalytique

La honte s'impose aujourd'hui avec une acuité particulière, dans un monde où les normes sociales et les identités évoluent à un rythme effréné. En tant que psychanalyste, j'ai souhaité interroger cet affect fondamental à travers les perspectives de Freud et de Lacan, tout en l'associant aux notions d'imposture et de jouissance dans l'errance identitaire. Mon objectif est de mettre en lumière les liens entre la honte, l'imposture et l'errance phallique, afin de mieux comprendre la dynamique du sujet honteux.

La honte et l'imposture

L'imposture survient souvent lorsque le sujet se sent en décalage par rapport aux attentes sociales, exacerbées par une perception dévalorisante de soi. Ce sentiment de discordance entre l'image intérieure et celle perçue par autrui engendre une impression d'illégitimité. Le sujet se retrouve alors confronté à une façade qu'il ne reconnaît pas comme sienne, créant une rupture douloureuse entre l'être et le paraître, là où l'authenticité semble s'effacer.

Cependant, en approfondissant notre compréhension de la honte, il devient possible d'envisager une forme de réappropriation de cet affect. Plutôt que de l'envisager comme un fardeau, la honte peut se transformer en un appel à l'authenticité, permettant au sujet de rejeter l'imposture et de se rapprocher d'une identité plus cohérente.

La honte dans son étymologie et sa structure psychanalytique

Le mot « honte » plonge ses racines dans le vieux francique, avec des termes comme *haunita* ou *haunipa*, renvoyant au mépris ou au dédain. De même, le verbe « honnir » provient de l'allemand *honen*, évoquant le blâme méprisant, souvent public. Ainsi, la honte est profondément liée aux notions de déshonneur et d'humiliation, avec des synonymes tels que dégradation, indignité, abjection et répulsion.

En psychanalyse, la honte est envisagée comme un affect fondamental lié au regard de l'Autre, contrastant avec la culpabilité, issue du jugement du surmoi. Tandis que la honte révèle la vulnérabilité de la subjectivité, la culpabilité surgit d'une transgression des valeurs intériorisées. Chez Lacan, la honte joue un rôle essentiel dans la structuration de l'identité, influençant l'image de soi et la manière dont le sujet se situe dans le monde. Freud, quant à lui, situe la culpabilité dans le conflit entre le moi et le surmoi, où les normes morales se font tyranniques. La honte, plus primitive, précède souvent la culpabilité et provoque un effondrement psychique plus profond que celui d'une simple transgression.

La honte prend des formes variées selon les expériences et les contextes sociaux :

- Honte corporelle : liée à l'apparence physique, aux différences visibles comme un handicap, la couleur de peau ou tout autre élément dérogeant aux normes.
- Honte sexuelle : ancrée dans la nudité, l'intimité et les transgressions sexuelles, elle oscille entre la pudeur et une gêne profonde.
- Honte psychique : surgit lors d'une perte d'estime de soi, fragilisant l'identité et conduisant à un effondrement intérieur.
- Honte morale : associée aux situations de déshonneur, de trahison des valeurs, du mensonge ou de l'hypocrisie.
- Honte sociale : liée à la stigmatisation, aux inégalités et à l'exclusion sociale.
- Honte ontologique : touche à l'essence de l'humanité, notamment face à l'inhumain ou à des violences extrêmes.

Les violences humiliantes entraînent une rupture identitaire, confrontant le sujet à une double exigence : ce qu'il est pour les autres et ce qu'il est pour lui-même. Elles se déclinent sous diverses formes : économiques (pauvreté, exploitation), sociales (inégalités, exclusion), symboliques (stigmatisation, disqualification), physiques (maltraitance, torture), et psychologiques (rejet, infériorisation). L'instrumentalisation humaine en est un exemple marquant, où l'absence de réciprocité dénie toute possibilité d'échange authentique et, de ce fait, d'identification à l'autre.

La honte et la dynamique scopique

La honte est avant tout le produit d'un instant décisif : celui du regard, de l'acte de voir. Ce qui provoque la honte, c'est cette rencontre brutale avec le regard aiguisé de l'Autre, un regard qui expose le sujet à lui-même. Dans cet instant, le sujet honteux se trouve pris dans un retournement de la pulsion scopique : il se voit être vu. Ce n'est pas simplement l'exposition au regard de l'Autre qui le bouleverse, mais la perception que ce regard est investi d'une force surmoïque.

Le surmoi redouble cette expérience par deux dimensions fondamentales :

1. Le regard qui surveille, un mécanisme d'observation implacable.
2. La voix qui critique, instance de jugement interne.

Dans la honte, ces deux objets — le regard et la voix — interagissent, mais il y a une prédominance du regard sur la voix. Le regard précède la voix dans la dynamique de la honte, ancrant le sujet dans une observation judiciaire de sa conscience. Ce regard, qui "fixe" le sujet, agit comme une instance d'inquisition silencieuse, alors que la voix vient formaliser ce jugement en des termes symboliques.

La honte et l'objet anal

Pour mieux comprendre la honte, il est nécessaire d'introduire un troisième objet : l'objet anal. La honte se manifeste comme un moment ontologique de destitution, où le sujet perd son image idéalisée et phallicisée. Face au regard de l'Autre, il tente souvent de se protéger derrière une imposture moïque, cherchant à se donner à voir comme un "phallus imaginaire". Mais cette tentative échoue au moment de voir, révélant le sujet dans sa division, son manque-à-être.

En cet instant, le sujet est réduit à ce qu'il cherchait à masquer : une faute d'exister, un objet déchet. La honte détruit l'illusion de l'image idéalisée et renvoie le sujet à son identité la plus abjecte, « une ombre tombée sur le moi » .

La honte opère ainsi à travers un circuit scopique-anal. Elle ramène le sujet à une forme d'identité anale, où le moi s'effondre dans l'abject. L'image idéalisée que le sujet cherchait à préserver devient un déchet, une image de merde. En ce sens, la honte est la confrontation brutale avec cette réalité : l'Autre ne voit pas l'image que le sujet voudrait montrer, mais celle qu'il voulait à tout prix voiler.

Ainsi, la honte révèle la vérité du sujet en creux : un manque, une division, une chute dans l'abject, sous le regard implacable de l'Autre.

L'articulation entre la honte exhibée et la déchéatation dans les relations interpersonnelles me frappe particulièrement, notamment en ce qui concerne les Sans-Domicile Stable (SDS). J'observe combien la honte peut, dans ce contexte, être à la fois revendiquée et servir de stigmatisme d'exclusion, transformant le sujet en un « reste » social, un objet rejeté du lien symbolique.

Dans ma pratique psychanalytique, j'accorde une place essentielle au travail de remaniement des constructions fantasmatiques. J'ai constaté que, par la mise en mots, le sujet peut opérer un déplacement, réinscrire son histoire autrement et ainsi apaiser la blessure narcissique sous-jacente à la honte. Ce processus permet parfois de transformer une souffrance figée en un mouvement subjectif, ouvrant ainsi la possibilité d'un changement.

L'ancrage historique de la honte archaïque me semble être un point fondamental. Intériorisée dès les premières expériences du sujet, elle se réactive lorsque la symbolisation échoue, prenant alors la forme d'un symptôme. Dès lors, la honte n'est plus un simple affect passager ; elle devient un mode d'être, une jouissance négative oscillant entre résignation autodestructrice et

impulsion vers la révolte. Pourtant, dans cette dynamique, elle peut aussi jouer le rôle d'un signal d'alarme, ouvrant la voie à un processus de culpabilité structurante.

Je m'interroge également sur la manière dont l'ambition peut s'inscrire dans cette logique : n'est-elle pas parfois un mouvement de transformation de la honte ? Si elle permet de métamorphoser celle-ci en une élaboration subjective, elle peut éviter qu'elle ne se cristallise en une entrave aliénante.

Enfin, les identifications et les repères qui construisent le sujet peuvent, sous l'effet de la honte, l'entraîner dans une chute brutale de son Moi idéal. Cette déstabilisation remet en cause son Idéal du Moi et entraîne une perte de dignité. Dans ma clinique, j'ai observé combien, face à cette faille narcissique, certains sujets érigent leurs identifications honteuses en un véritable symptôme. Ils en viennent ainsi à hisser leur statut de déchet à une forme d'exhibition, mettant en scène leur propre déchéance aux yeux des autres. Cette mise en spectacle de la honte révèle alors toute l'ambivalence de la jouissance qui s'y attache : à la fois souffrance et mode d'existence, elle interpelle profondément le regard de l'Autre et questionne le lien social lui-même.

Dans ce texte, je veux insister sur le fait que la honte, loin d'être un simple affect passager, touche au cœur même de la subjectivité, à cette place singulière que j'occupe dans le regard de l'Autre. La honte me révèle à moi-même dans ce rapport intime et douloureux au regard, qui me saisit là où je suis le plus exposé, là où je me découvre comme objet pour l'Autre.

Mais ce qui m'interroge aujourd'hui, c'est ce paradoxe d'une époque où, parfois, "même la honte n'a plus lieu". Une époque où les repères symboliques vacillent, où la Loi, cette Loi qui jadis soutenait le désir et le cadre du lien social, semble s'effacer. Et je constate que, là où la honte aurait dû surgir, elle ne surgit plus. Ce silence de la honte me paraît le signe d'une profonde mutation dans notre rapport à l'Autre, dans la structuration même de la psyché et du social.

Alors, je me pose la question : que devient le sujet quand le regard de l'Autre ne porte plus ? Quand il ne soutient plus le désir, ni la limite ? Que devient la honte quand elle n'est plus opérante, quand elle ne vient plus dire la faille, le manque, l'impossible à supporter ? Et que suis-je, moi, sujet, quand je suis privé de ce miroir, de cette altérité qui me renvoie à mon humanité même, à ma faille constitutive ?

Je fais aussi l'hypothèse que, si la honte surgit encore, elle est le signe, paradoxalement, d'une subjectivation en marche, d'un rapport maintenu au désir et à la Loi. La honte me dit alors que je suis vivant, que je ne me réduis pas à l'image, que quelque chose en moi résiste à la déréalisation contemporaine. Mais, à l'inverse, son absence peut révéler une forclusion du manque, une défense radicale contre le désir, une manière de ne plus rien devoir au regard de l'Autre, quitte à perdre jusqu'au sentiment d'exister.

Je reprends Lacan :

« Il faut bien le dire, mourir de honte est un effet rarement obtenu. C'est pourtant le seul signe — je vous ai parlé de cela depuis un moment, comment un signifiant devient un signe —, le seul signe dont on puisse assurer la généalogie, soit qu'il descende d'un signifiant. Un signe quelconque, après tout, peut toujours tomber sous le soupçon d'être un pur signe, c'est-à-dire obscène, si j'ose dire, bon exemple pour rire. Mourir de honte, donc. Ici, la dégénérescence du

signifiant est sûre — sûre d'être produite par un échec du signifiant, soit l'être pour la mort, en tant qu'il concerne le sujet — et qui pourrait-il concerner d'autre ? L'être pour la mort, soit la carte de visite par quoi un signifiant représente un sujet pour un autre signifiant — vous commencez à savoir ça par cœur, j'espère. Cette carte de visite n'arrive jamais à bon port, pour la raison que pour porter l'adresse de la mort, il faut que cette carte soit déchirée. C'est une honte, comme disent les gens, et qui devrait produire une hontologie orthographiée enfin correctement. «

Il faut bien le dire : "mourir de honte" est un effet rarement obtenu. Pourtant, cette expérience extrême de la honte, qui touche le sujet au plus vif, nous enseigne quelque chose de fondamental sur la structure du sujet lui-même. Lacan insiste sur ce point : la honte, loin d'être un simple affect, est le signe d'un échec fondamental du signifiant à soutenir le sujet. Elle est un signe dont on peut assurer la généalogie, car elle descend directement d'un signifiant, c'est-à-dire qu'elle est inscrite dans la logique du langage, du symbolique, et non une simple réaction affective ou corporelle, ni un "signe pur", brut, sans racine, sans médiation par le langage.

En ce sens, la honte révèle un moment où le sujet n'est plus soutenu par la chaîne signifiante, un moment où le signifiant qui devait le représenter pour un autre signifiant échoue à jouer ce rôle. Dans la honte, le sujet se découvre nu, exposé, sans recours possible, précisément parce que ce qui devait le porter — le langage, la Loi, la reconnaissance de l'Autre — s'effondre. C'est pourquoi Lacan peut parler de la honte comme d'un effet de "dégénérescence du signifiant" : celui-ci tombe, se brise, et ce qui apparaît alors, c'est cette déchirure, cette blessure, qui prend la forme d'une honte insoutenable.

Lacan rattache cela à l'être-pour-la-mort, cette position fondamentale du sujet dans la structure. Car le sujet, selon Lacan, est toujours représenté par un signifiant pour un autre signifiant. Mais lorsque ce processus échoue, notamment face à la question de la mort — qui, en tant que telle, est irreprésentable dans le langage — le sujet est comme laissé sans représentation, comme déchiré entre deux signifiants qui ne se répondent plus. Cette impossibilité se matérialise dans une carte de visite déchirée, dit Lacan, image de ce signifiant qui, pour porter l'adresse de la mort, devrait se briser lui-même. Et cette carte déchirée, c'est la honte : la marque laissée sur le sujet de l'impossibilité de se dire, de se représenter.

De là, Lacan propose cette notion de "hontologie", un jeu de mot qui remplace "ontologie" — le discours sur l'être — par une pensée centrée sur la honte. Car la honte nous enseigne sur l'être même du sujet, elle nous montre ce qu'est un sujet lorsque le langage, le signifiant, ne peuvent plus faire lien.

Élaboration théorique

Ce que Lacan nous livre ici est une réflexion profonde sur la structure du sujet dans le champ du langage et sur la place de la honte comme trace d'un échec du symbolique. Habituellement, le sujet tient dans la chaîne signifiante : il est pris dans le langage, il est représenté. Ce qui fonde le sujet, c'est ce lien : un signifiant le représente pour un autre signifiant. C'est la condition même d'existence subjective dans le champ symbolique.

Mais parfois, ce processus échoue. La honte est le moment précis où le sujet n'est plus porté par la chaîne signifiante, où le langage l'abandonne. La honte montre ce moment de chute, où ce qui devait soutenir le sujet – son nom, sa place, sa parole – se dérobe.

Enfin, l'idée de "hontologie" ouvre une piste essentielle : penser le sujet à partir de la honte. En résumé, Lacan nous enseigne ici que :

1. La honte est un signe qui découle directement d'un échec du signifiant à représenter le sujet.
2. Cet échec touche au cœur de la structure subjective : le sujet ne peut jamais être totalement représenté dans le langage.
3. La honte est liée à l'être-pour-la-mort, à cette impossibilité de se dire soi-même comme mort, comme manquant.
4. Penser la honte ("hontologie"), c'est penser ce que c'est qu'un sujet : un être toujours en défaut de représentation, un être de manque.

<i>A,</i>	<i>S</i>
<i>\$,</i>	<i>A'</i>
<i>a,</i>	
<i>côté de l'Autre,</i>	<i>mon côté</i>

\$	←	a
		▲
▼		
Φ (phallus)		
▼		
\$	←	a

Le circuit va ainsi de $\$$ vers a , en passant par Φ :

$\$ \rightarrow \Phi \rightarrow a$

Cette circulation maintient l'objet a à sa place : celle d'un objet manquant, cause du désir, mais non possédé.

Ce qui se passe avec l'angoisse

L'angoisse surgit lorsque ce circuit est troublé, lorsque l'objet a s'approche de trop près du sujet, lorsque l'objet cause du désir n'est plus tenu à distance, mais semble prêt à tomber sur le sujet, à l'envahir.

En somme :

Quand le circuit $\$ \rightarrow \Phi \rightarrow a$, fonctionne, le désir est possible.

Quand ce circuit se rompt, que l'objet a ne passe plus par Φ mais revient directement vers $\$$, le sujet est saisi par l'angoisse.

Le psychanalyste Alain Harly, en reprenant ce schéma développé par Jacques Lacan propose une lecture de la honte en articulant celle-ci à trois dimensions fondamentales : **la honte du désir**, **la honte de vivre** et le statut particulier de l'**objet a** (objet petit a).

1. La honte du désir : effet de la division signifiante

Selon Alain Harly, suivant Lacan, la honte du désir surgit de la division du sujet causée par le langage, division constitutive de l'inconscient lacanien. Ce phénomène traduit une aliénation structurale, le sujet ne se reconnaissant pas dans ce qu'il désire et éprouvant par conséquent une honte face à ce désir qui lui échappe. Ici, la honte signale une rencontre douloureuse avec une vérité intime, marquée par le caractère insaisissable et irreprésentable du désir.

Cette honte s'articule directement au fantasme, lequel a pour fonction de masquer la béance subjective liée à cette division. Le fantasme, en tant que scénario inconscient, propose une illusion d'unité et de maîtrise, mais expose paradoxalement le sujet au regard de l'Autre (symbolique ou réel). Ainsi, la honte surgit dès que cette intimité fantasmatique se trouve exposée, révélant au sujet la dimension étrange, voire inquiétante, de son propre désir.

2. La honte de vivre : histoire subjective sous le regard du grand Autre

Cette deuxième forme de honte s'inscrit pleinement dans l'histoire du sujet et sa relation au grand Autre, instance symbolique à laquelle il suspend son existence. Le sujet se perçoit toujours à travers un regard extérieur, celui d'un Autre supposé détenir une vérité sur lui-même. Ce regard, qui garantit son existence symbolique, est également le lieu potentiel d'une honte radicale : celle d'exister tel que perçu ou jugé par cet Autre.

Cette « honte de vivre » est ainsi intrinsèquement liée au sentiment que le sujet a de son existence même, existence précaire qui dépend d'un Autre dont la reconnaissance reste incertaine. La honte, dans ce cadre, se manifeste par une angoisse devant la possibilité d'être réduit à une imposture existentielle, un sujet illégitime ou démasqué par l'Autre dans sa nudité symbolique. Cette dimension met en lumière combien le sujet dépend de la reconnaissance extérieure pour maintenir une cohérence identitaire minimale.

3. L'objet a : le reste pris en charge par le fantasme

Enfin, Alain Harly souligne, dans la logique lacanienne, que le fantasme n'existe qu'en référence à l'objet petit a, cet objet-cause du désir, toujours perdu et impossible à récupérer dans sa totalité. L'objet a représente ce « reste » inassimilable au symbolique, trace persistante d'une jouissance singulière qui échappe à toute symbolisation exhaustive.

Ainsi, la lecture qu'Alain Harly propose à partir du schéma lacanien explicité dans le Séminaire sur l'angoisse permet de considérer la honte non comme une simple émotion, mais comme une manifestation profonde de l'aliénation du sujet face à la division signifiante, à son existence symbolique dépendante de l'Autre et au rapport complexe au réel incarné par l'objet a.

Le texte développe ensuite trois exemples cliniques que la rédaction du site a choisi de ne pas publier pour des raisons déontologiques.

Patrick Groult